Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

« Guerre et Paix ». Après la première

15.09.2021.



© GTG/Carole Parodi

Spectaculaire et pas ennuyeux du tout, voici nos principales impressions de l'œuvre colossale de Serguei Prokofiev présentée au Grand Théâtre de Genève (GTG) dans la mise en scène de l'espagnol Calixto Bieito.

Léon Tolstoï n'aimait pas l'opéra. Il le dit clairement dans le texte de son plus célèbre roman. Il lui aurait suffi de mentionner que c'est Hélène Bezoukhov, l'incarnation du mal au féminin, qui invite Natacha Rostova au spectacle, mais il nous offre une description très détaillée, à travers les yeux de Natacha, en « omettant » de mentionner le compositeur et le titre de l'œuvre. Voici ce magnifique passage, traduit par Boris de Schlœzer (Folio, Gallimard, 1960) :

« Des bancs garnissaient le centre de la scène ; sur les côtés, des montants de carton peint représentaient des arbres, une toile était tendue au fond sur des planches. Des jeunes filles en cordages rouges et jupes blanches étaient assises au centre de la scène. L'une d'elles, très forte, vêtue d'une robe de soie blanche, occupait à l'écart un petit escabeau auquel on

avait collé par-derrière un carton vert. Toutes chantaient quelque chose. Quand elles eurent terminé leur chanson, la jeune personne en robe blanche s'avança vers le trou du souffleur et un homme, ses grosses cuisses moulées dans une culotte de soie, plume au chapeau, poignard à la ceinture, s'approcha d'elle et commença à chanter en gesticulant.

L'homme aux culottes collantes chanta d'abord seul, puis la jeune fille chanta, puis tous deux se turent : l'orchestre joua une ritournelle et l'homme tripota la main de sa partenaire, attendant évidemment le moment d'entonner leur duo. Ils chantèrent ensemble. Et toute la salle se mit à applaudir et à crier, tandis que sur la scène l'homme et la femme qui jouaient des amoureux, saluaient, souriant et écartant les bras.

Comme Natacha venait de la campagne et était d'humeur sérieuse, tout cela lui paraissait saugrenu et déconcertant. Elle ne parvenait pas à suivre l'action de l'opéra ni même à écouter la musique ; elle ne voyait que le carton peint, et des hommes et des femmes bizarrement costumées qui, sous une vive lumière, se mouvaient, parlaient et chantaient de façon étrange. Elle savait ce que cela devait représenter, mais c'était si outré, si faux, manquait à tel point de naturel que tantôt elle avait honte pour les acteurs et tantôt elle avait envie de rire. »

Il est donc évident que l'écrivain ne se sert de l'opéra que comme un moyen pour souligner une fois de plus l'hypocrisie de la haute société qui est la sienne.

L'idée de mettre en musique le roman de quatre volumes n'est pas venue à l'esprit des compositeurs contemporains de Tolstoï. Nous ignorons quelle aurait été sa réaction au projet de Prokofiev et aux multiples productions scéniques qui ont suivi sa parution. On peut imaginer qu'il se serait retourné dans sa tombe. Dans tous les cas, l'opéra est presque aussi connu que le livre, sans pourtant pouvoir le remplacer.

La production de « Guerre et Paix » au Grand Théâtre de Genève est une première suisse, et je suis contente qu'elle ait eu lieu. J'avoue que je craignais le pire – les dernières expériences avec « La Dame de pique » à Nice et de « Boris Godounov » m'ont bien perturbée.

Mais une visite à une répétition et une conversation avec les chanteurs Ruzan Mantashyan (dans le rôle de Natacha Rostova) et Dmitry Uliyanov (dans le rôle du Général Koutuzov) m'ont bien rassurée et je suis allée à la première représentation avec l'esprit ouvert.

Le spectacle est bien … spectaculaire (pardon pour la tautologie), les 3h45 ne m'ont pas paru longues et je regrettais que la salle n'ait pas été pleine. J'appartiens à la génération de mélomanes pour qui la voix reste le plus important dans un opéra, et suis heureuse d'applaudir le *cast* international qui se présente comme un ensemble uni – aucun des solistes n'a gâché le tableau. En dehors des russophones dont j'étais à peu près sûre, je note le ténor tchèque Ales Brischein, très convaincant dans le rôle d'Anatol Kuragin. Très sensible à la prononciation juste du texte russe, je salue le grand travail accompli dans ce domaine par les solistes « étrangers », ils ont été presque tous presque irréprochables.

Passons maintenant au sens du spectacle. Prokofiev ne pouvait inclure dans son œuvre le roman entier et a dû choisir les moments clés qui lui permettraient de refléter l'essentiel : le thème du patriotisme dans le roman et le riche monde intérieur des principaux personnages. Les habitudes théâtrales de notre temps ont poussé les auteurs du spectacle à effectuer d'autres coupures. Je les accepte, tout en regrettant l'absence de la célèbre scène du « Conseil à Fili », immortalisée non seulement par Tolstoï et Prokofiev, mais aussi

par le peintre Alexeï Kivshenko, en 1880. Soit. Surtout que le thème du patriotisme sonne haut et fort. Mes émotions lors de l'air du Général Koutouzov ont été comparables à celles que chaque Russe ressent quand nos athlètes reçoivent des médailles olympiques : on a envie de se lever et de chanter l'hymne national. (Rassurez-vous, j'ai su me contrôler.) Plus sérieusement, ce magnifique thème musical a troublé d'autres spectateurs dans la salle – leurs applaudissements en témoignaient. Il y a de quoi être fière : la victoire des Russes contre les Français est un fait historique, et je préfère laisser sans commentaires la question rhétorique posée par la dramaturge Beate Breidenbach figurant dans le programme du spectacle : « Dans l'opéra de Prokofiev – et dans l'histoire - les Russes triomphent des Français. Mais peut-on même parler de victoire pour cette société difforme et hystérique, comme la montre Calixto Bieito, dans sa quête du bonheur ? Y-a-t-il un moyen de sortir du monde apparemment sans issue de l'autodestruction ? L'ordre ? La sécurité ? L'utopie ? ou la mort ? » Patience, chère Madame !

En ce qui concerne la scénographie, dans mon humble opinion elle aurait gagné de l'absence du travail des vidéos de Sarah Derendinger. Les beaux décors classiques n'ont nullement besoin d'un grand écran déguisé en miroir sur lequel des images peu appétissantes se succèdent et distraient l'attention du public de l'action. On peut encore accepter, au début, l'écran rouge écarlate – oui, c'est la guerre, mais l'ourse qui court pendant que le chœur chante la gloire de Lomonossov comme symbole de la Russie sauvage, n'est qu'un pénible déjà-vu.

Je n'ai pas d'explication pour le plastique qui couvre tout et tout le monde au début du spectacle, ni pourquoi les dames enlèvent, sur l'avant-scène, leurs collants pour les mettre sur leurs têtes.

J'étais confuse par l'apparition sur scène d'un bonhomme avec un petit ventre rond, vêtu d'un caleçon sale (et rien d'autre), avec le crâne rasé à l'image d'un moine bouddhiste. La confusion n'a duré que quelques secondes : mais bien sûr c'est Platon Karataëv (chanté par le ténor ukrainien Alexander Kravets), décrit dans les innombrables essais des écoliers russes comme la personnification du peuple russe – illettré, mais gentil. Il joue dans ce spectacle un rôle équivalent au Fou dans « Boris Godounov », il annonce les vérités.

On peut trouver étonnant que le richissime comte Pierre Bezoukhov se promène en négligé, avec des bretelles baissées, ou que les personnages dévorent un crabe au milieu de Moscou brûlée. (Le moment quand le plafond commence à bouger est d'ailleurs très réussi !) Mais tous ces détails s'obscurcirent devant le magnifique chœur final « la Russie ne s'inclinera jamais devant l'ennemi », dont l'effet sur le public a été bien plus fort que celui des araignées sur l'écran géant.

Source URL: *https://rusaccent.ch/blogpost/30977*